

Quand la littérature nous sauve

« Réparer le monde » : telle est la tâche que s'assignent de nombreux écrivains français actuels, selon le critique Alexandre Gefen. « Le Monde des livres » s'est entretenu avec lui, et a posé la question à plusieurs auteurs : « Quel est votre livre réparateur ? » Réponses de Justine Augier, Jérôme Ferrari, Olivier Guez, Yannick Haenel, Philippe Jaenada, Lola Lafon et Camille Laurens



CHIARA DATTOLA

« Avec « Blonde », Joyce Carol Oates répare l'affront fait à Marilyn », par Lola Lafon

Auscultation d'une Américaine qui fait son cinéma à grand renfort de jeunes filles, ce négoce majuscule qu'est Hollywood, dont le surnom, « *The Industry* », énonce clairement l'enjeu, auscultation de l'enfant abandonnée Norma, de l'adolescente Norma Jean, pin-up qu'on épingle et écartèle comme un papillon rare, nue sur du velours rouge, auscultation de Marilyn Monroe menée sans le moindre espoir d'une intervention salvatrice puisque le prologue est consacré au personnage de « La Mort », *Blonde*, de Joyce Carol Oates, s'annonce trompeusement comme une réhabilitation de l'actrice Monroe.

Si la mécanique de la fabrication des stars est un sujet classique de la littérature nord-américaine, le coup de maître d'Oates est de prendre la « réparation » au mot et d'en faire le pivot, le corollaire de toute célébrité féminine. Car pas une seule des près de mille pages du roman ne laisse le moindre doute : si on prépare les acteurs avant leur mise sur le marché, les actrices, on les répare, on les rafistole. Le jeune corps féminin du personnage

Monroe est « découvert » comme un territoire convoité, une maison à transformer avant de la louer. A moins de 20 ans, ses dents seront redressées, son nez raboté, ses seins refaits.

Il faut relire les pages consacrées à sa mise en scène par elle-même et ses coiffeurs, ses maquilleurs, de Marilyn, ce temps infini à se fabriquer, cinq heures, « autant que pour préparer un cadavre ». Les teintures qui brûlent le cuir chevelu, produits si puissants qu'il faut diriger un ventilateur sur Marilyn pour lui éviter l'asphyxie, les mules si étroites et à talons si hauts qu'elle ne peut avancer qu'à pas de bébé, le fond de teint à la texture d'enduit qui bouche les pores, les somnifères pour un teint reposé et les amphétamines pour la brillance du regard. Joyce Carol Oates prend note de chacun des outrages faits à la « *dumb blonde* » qui n'était ni blonde ni idiote, qui disait des choses si « bizarres et peut-être si profondes », « une fente dans la chair made in America ». Oates expose ce corps-territoire occupé par des hommes de pouvoir, un terrain de jeux qui rapportent gros, un champ de bataille criblé de verbes. « Ils promouvaient

exaltaient matraquaient et massacraient. »

L'écrivaine Oates se fait archiviste, médecin légiste, comptable, elle dresse les listes de noms – amants, producteurs –, de chiffres, ces salaires dérisoires de Marilyn par rapport à ce qu'elle rapporte. Pour réparer l'affront fait à Monroe, elle se tient si près de l'actrice qu'à force, comme une photo dont les pixels surexposés rendraient le modèle méconnaissable, c'est de n'importe quelle chair qu'il pourrait s'agir, n'importe laquelle de ces peaux rasées, exfoliées, désodorisées, à consommer avant la date de péremption.

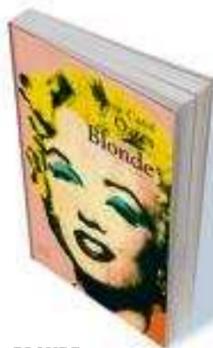
La déglingue américaine

Au dernier tiers du roman, le temps d'un chapitre, Oates coupe le son de la narration classique et procède à un questionnement rageur et répété : « Pourquoi le monde voulait baiser Marilyn baiser baiser pourquoi le monde voulait-il s'enfoncer jusqu'à la garde sanglante comme une grande épée tumescence dans Marilyn ». Comme si Oates craignait, en procédant de façon plus linéaire, de produire une fiction réparatrice qui colmaterait les béances de Marilyn pour n'en

garder que les plus présentables ; ici, seul le morcellement narratif, ce passage à la question, semble à même de sommer que l'on choisisse son camp ; puisqu'on aime tant voir ça de près, que l'on regarde la déglingue américaine jusqu'au bout et en gros plan, que l'on admette que notre faim des outrages faits aux belles jeunes femmes blondes est sans limite.

Aujourd'hui où deux mots, *me* et *too*, symbolisent la « libération » de la parole des femmes (comme si ça n'était pas plutôt que leurs voix, auparavant, se noyaient dans le vide), c'est la logorrhée splendide d'Oates, la lente brutalité de *Blonde* qui fait peut-être la seule réparation possible à Marilyn Monroe. Écriture du ravage, dégâts surexposés, Oates les laisse à nu. « Je ne suis pas celle que vous voulez », prévient la Marilyn de Joyce Carol Oates, à moins que ça ne soit l'auteure elle-même qui avertisse que cette ode furieusement réparatrice à Norma Jean n'oubliera pas de désigner ce et ceux qui ont cassé Marilyn. ■

Dernier livre paru de Lola Lafon : « *Mercy, Mary, Patty* », Actes Sud, 2017.



BLONDE,
de Joyce Carol Oates,
traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Claude Seban, Stock, 2000.

« La littérature est capable d'aller dénicher la fragilité du langage, des idées et des êtres »

Entretien avec Alexandre Gefen, auteur de « Réparer le monde »

PROPOS RECUEILLIS PAR NICOLAS WEILL

Dans *Réparer le monde*, le critique Alexandre Gefen, directeur de recherche au CNRS, tente de trouver une caractéristique commune à la production littéraire en France depuis les années 1980, et pense pouvoir trouver cette marque distinctive à travers la notion de « littérature réparatrice ». Rompant avec le formalisme et l'idéal d'une écriture autonome et esthétisante, la fiction actuelle chercherait au contraire à s'ouvrir au réel, qu'elle se donnerait pour tâche de corriger. Adoucir les imperfections du monde, telle serait donc, selon Alexandre Gefen, la démarche de beaucoup de romanciers contemporains, au risque – assumé – d'effacer les frontières entre la littérature et le journalisme, la thérapie, le développement personnel ou l'ingénierie sociale. Entretien.

Que voulez-vous dire en parlant d'une tendance « réparatrice » propre à la littérature française la plus contemporaine ?

Que la littérature, loin d'être un simple divertissement, constitue une opération fondamentale d'aménagement de nos structures mentales, de nos anticipations du futur et des types de réponses que nous apportons aux questions morales. La fiction, au sens le plus étendu possible, doit avant tout être considérée du point de vue des effets (sociaux, thérapeutiques, émotionnels) qu'elle déclenche chez les lecteurs. Ma réflexion doit être replacée dans le contexte de la théorie littéraire actuelle, qui se nourrit des sciences cognitives. Elle montre comment le récit romanesque entend intervenir pour réguler les problèmes de la vie ordinaire. La littérature est donc fondamentalement conçue comme utile à l'homme en tant que celui-ci est un « animal fabulateur », autrement dit un fabricant d'histoires.

La littérature n'en perd-elle pas, du coup, ce qui la caractérise au moins depuis le XIX^e siècle : le fait d'être un art pur, coupé d'un monde qu'elle n'observe que pour le critiquer et mieux s'en détacher ?

Faisons l'hypothèse inverse. Et si la littérature « littéraire », telle qu'elle s'est édifée au XIX^e siècle, la littérature à la Flaubert, n'avait été qu'une parenthèse dans l'histoire des pratiques écrites ? L'idéal de la littérature n'ayant d'autre but qu'elle-même pourrait bien n'avoir été, sur la longue durée, qu'un épiphénomène. Et d'ailleurs, avant le XIX^e siècle, ni

un Montaigne ni un Racine ne se préoccupait de savoir si ses œuvres renaîtraient dans cette catégorie. Mieux vaut du reste parler de « littéraire » plutôt que de « littérature ». Car pourquoi se limiter à ce que le sociologue Pierre Bourdieu appelait la « littérature restreinte », celle qui aujourd'hui encore s'obstine à publier le énième roman à la Pécq ? Je vois de plus en plus de gens s'essayer à la poésie sur Facebook, composer des romans maladroits sur le site Wattpad [où des auteurs peuvent publier directement des livres électroniques]. Au nom de quoi mépriserais-je ces phénomènes ? Pourquoi mépriserais-je les lecteurs qui vont acheter en librairie le livre « antidépresseur » ? Je n'aime guère cette vision aristocratique d'une littérature qui ne servirait qu'à vous « creuser », à vous faire du mal. Le roman ne peut-il pas aussi améliorer nos existences ?

RÉPARER LE MONDE. LA LITTÉRATURE FRANÇAISE FACE AU XXI^e SIÈCLE, d'Alexandre Gefen, Corti, « Les Essais », 398 p., 25 €.

Mais la littérature aux prises avec les problèmes du seul présent risque de ne pas lui survivre. Votre analyse ne s'expose-t-elle pas au reproche de « présentisme » ?

Nous sommes, de toute façon, trop myopes pour décider de ce qui va durer ou pas, et l'on ne saurait sacrifier le présent au nom d'une prétendue « éternité » de la chose littéraire. N'a-t-on pas déjà

critiqué Victor Hugo parce qu'il s'engageait dans ses écrits contre la peine de mort au lieu de rester cantonné à ses hautes sphères « littéraires » ? Quand, dans *Mémoire de fille* [Gallimard, 2016], Annie Ernaux dresse la liste de ce qu'il faut sauver de sa génération, ou quand Emmanuel Carrère met en scène les surrendettés [D'autres vies que la mienne, POL, 2009], n'est-ce pas aussi, à leur manière, la littérature qu'ils sauvent ?

Votre thèse ne privilégie-t-elle pas une sorte de néoréalisme qui bannirait d'autres genres, comme la satire, le grotesque, etc. ?

Il est vrai que les gens, en particulier les jeunes, consomment énormément de science-fiction ou de fantasy, et je reconnais qu'il y a toute une partie de la création d'imagination que j'ai écartée de mon étude, parce qu'elle ne vise pas à « réparer » le monde. Elle n'en a pas moins une action morale, psychologique et cognitive du simple fait qu'à travers un détournement par l'improbable et le fantastique, elle crée un outil de déplacement des possibles. Elle développe des capacités imaginatives qui n'ont rien de parasitaires mais qui sont indispensables à la vie en société. Fût-ce sous la forme des dystopies d'un Antoine Volodine.

Justement, cette vogue des dystopies n'est-elle pas le signe que la littérature renonce à changer le monde ?

Oui, on peut l'admettre. La littérature réparatrice serait en phase avec le règne du libéralisme triomphant, quoique per-

pétuellement secoué par des crises qu'il s'efforce de surmonter. On peut la voir comme une boîte à outils, destinée à colmater les brèches du corps social, parfois sous la forme d'un emplâtre sur une jambe de bois. Dans bien des cas, son rôle s'avère un peu dérisoire. Lire un livre pour « aller mieux », pour « positiver », voilà autant de marques qui signalent qu'on entre dans l'espace de la mauvaise littérature de réparation, celle qui refuse de prendre en charge les questions vraiment graves. Va-t-on d'ailleurs être meilleur, plus empathique, parce qu'on aura lu Jane Austen ? Je reste sceptique, même si tout le monde s'accorde à attribuer des effets positifs à la littérature.

N'est-il pas problématique de voir les écrivains endosser l'habit d'historien, de sociologue ou de journaliste ?

Non, la littérature comme le journalisme va de nos jours « là où ça fait mal » ! Ainsi la déstructuration de la province et de la campagne, avec des communautés vieillissantes et des paysages ravagés par les hypermarchés, a-t-elle été prise en charge par des écrivains originaires du centre de la France comme Richard Millet, François Bon, Pierre Michon ou Pierre Bergounioux. Et il n'y a pas que la province ou la France périurbaine qui suscitent l'intérêt des romanciers. Un Philippe Vasset, muni de son appareil photographique, explore les non-lieux, les friches, les zones abandonnées. Un Didier Daeninckx s'intéresse aux tombeaux de SDF tandis qu'un Eric Vuillard repère dans l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie, en 1938, un égarement de l'histoire qui renvoie à nos démissions collectives [L'Ordre du jour, Actes Sud, prix Goncourt 2017]. Pour autant, la

« “Le livre que je ne voulais pas écrire”, d'Erwan Larher, apporte de la grâce dans la vie », par Philippe Jaenada



LE LIVRE QUE JE NE VOULAIS PAS ÉCRIRE, d'Erwan Larher, Quidam, 2017 et JOURNAL, d'Hélène Berr, préface de Patrick Modiano, Tallandier, 2008

Réparer le monde est un drôle de titre – le monde n'est ni cassé ni détérioré, il est solide, fort, il se nourrit et se régénère tout seul, bien ou mal –, mais ce n'est justement qu'un titre : si l'auteur veut parler, plutôt, de tentatives de réparer les injustices et d'apaiser les douleurs du monde (qui en font partie), de trouver surtout un moyen d'évoluer dans ce grand bazar dramatique, *Le livre que je ne voulais pas écrire*, d'Erwan Larher, s'inscrit pile au cœur de cette démarche littéraire qu'il évoque.

C'est le récit d'un survivant du Bataclan, d'un écrivain plongé, ou déposé, en plein centre de l'abject, de la rage aveugle, de l'incontrôlable et de l'incompréhensible, de la violence noire – tout ce qui infecte le monde, concentré dans une salle, en trois heures, comme en une maquette monstrueuse. Il raconte ce qu'il a vécu ce soir-là, mais aussi avant et après,

à l'hôpital, longtemps, et ensuite. Il ne dit évidemment pas ce qu'il faut penser, ce qu'il faut ou ne faut pas faire, il dit ce qu'il fait, ce qu'il ressent, ce qu'il vit.

En lisant, je pensais au *Journal*, d'Hélène Berr. Dans le principe, et seulement dans le principe, c'est la même chose. Car ce n'est pas un livre sur le Bataclan, pas plus que le *Journal* d'Hélène Berr n'est un livre sur l'Occupation et la Shoah. C'est un livre sur l'être humain cerné, agressé, frappé par l'horreur du monde. Et comment il fait face, ou s'en détourne, s'en sort, provisoirement.

En équilibre

Hélène Berr et Erwan Larher, cernés, pouvaient légitimement basculer dans l'effroi, la souffrance, le désespoir, ou au contraire dans le déni du malheur, la posture insouciance qui devient de l'indifférence. Ils sont restés en équilibre. Ils ont évité à la fois le pathétisme et le

cynisme. Erwan, comme Hélène, n'est pas fou, il a conscience de la sauvagerie, de la tyrannie, de la mort autour de lui. Comme elle, il parle d'impuissance (avec, en ce qui le concerne, une sorte de métaphore disons anecdotique, quoique cruelle) mais pas de résignation. Comme elle, il continue à vivre de son mieux, il regarde autour mais aussi devant, il tombe amoureux et, surtout, il oppose la légèreté à la brutalité, la lumière à la noirceur, l'envie à la mort. Ils voient leurs amis, ils rient, ils écoutent de la musique. Ils apportent, tous les deux, de la finesse et de l'élégance, de la grâce dans la vie – aussi lourde soit-elle. Seul(e), on ne peut pas mieux faire, je pense, pour réparer ce qui peut l'être et vivre encore, qu'opposer la grâce à l'ignominie. ■

Philippe Jaenada a reçu le prix Femina 2017 pour « *La Serpe* », Julliard.





CHIARA DATTOLA

« Se réconcilier avec la complexité du réel grâce à “La Supplication”, de Svetlana Alexievitch », par Justine Augier

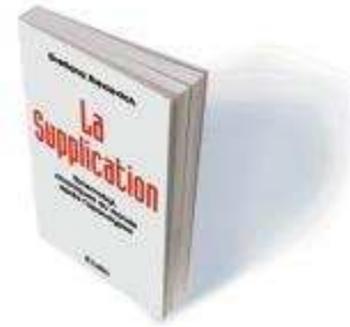
Dans *La Supplication*, Svetlana Alexievitch revient sur la catastrophe de Tchernobyl, en 1986, désastre sans visage, au caractère irréel (« Pas un incendie ordinaire mais une luminescence. C'était très beau. Je n'ai rien vu de tel, même au cinéma », dit un homme). Le livre s'ouvre sur l'image du sarcophage bâti à la hâte afin de recouvrir le quatrième réacteur de la centrale. Des tonnes de matière combustible contenues sous une chape sillonnée de milliers de fissures ; « Ce qu'il advient aujourd'hui de cette matière, nul ne le sait ».

Dix ans après l'explosion, l'écrivaine s'immerge parmi ceux qui ont survécu, recueille la parole que les gouvernants ont tenté d'endiguer aussi. Les mots s'extirpent, s'échappent pour nous parvenir et constituer une mémoire, les témoignages restitués, montés sans cadre explicatif, les voix cousues ensemble.

Une maîtresse demande à ses élèves de « dessiner la radiation ». Dans les territoires interdits et désertés, les liquidateurs « épluchent » la terre, enterrent les maisons et exécutent chiens et chats. On coule des tonnes de béton sur les cerceils, les vergers en fleur n'ont plus d'odeur, fantômes et légendes sont convoqués et on observe avec une attention retrouvée, comme à nouveau indienne, la pluie, la forêt, les mélanges, les vers de terre et les hannetons.

Une vision dense

Le réel s'épaissit, se colore et se dilate. Face au nihilisme incarné par la technique et la centrale nucléaire, à l'incompréhension devant l'événement que nul ne peut circonscrire et qui ne cesse de se déborder lui-même (« Personne



LA SUPPLICATION. TCHERNOBYL, CHRONIQUES DU MONDE APRÈS L'APOCALYPSE, de Svetlana Alexievitch, traduit du russe par Galia Ackerman et Pierre Lorrain, JC Lattès, 1998.

ne sait ce qu'est Tchernobyl), émerge une vision dense, un paysage dans lequel on trouve peu à peu sa place, parmi ces voix qui se mettent à faire monde.

Inlassablement, le chœur revient à la nuit du 25 au 26 avril 1986 en même temps qu'il cherche à lui échapper, à inventer des formes de résistance et de dépassement. Un ensemble qui laisse entendre des répétitions, de légères dissonances parfois, des silences, de petites collisions ; autant d'accidents dans lesquels s'offre, au beau milieu de la dévastation, la possibilité du surgissement poétique et d'une réconciliation, furtive mais puissante, avec la complexité du réel. ■

Justine Augier a reçu le prix Renaudot de l'essai 2017 pour « *De l'ardeur* », Actes Sud.

littérature réparatrice n'a pas vocation à ressusciter le roman social à la Zola. Elle se montre infiniment plus sensible en utilisant à plein la capacité qui lui est propre d'aller dénicher, jusque dans les moindres détails, la fragilité du langage, des idées, des êtres, des groupes humains. Pour *Réparer les vivants* [Verticales, 2014], Maylis de Kerangal est allée observer le fonctionnement d'un hôpital, dans l'idée de se tenir au plus près de la parole de soignants chargés d'annoncer la mort d'un jeune homme. Seul l'esprit de finesse propre à la littérature, son attention au langage, est en mesure d'atteindre et de traiter ces objets-là.

Le formalisme, prêté de façon emblématique au Nouveau Roman, avec sa volonté de dissoudre l'auteur ou les personnages, constitue-t-il, pour vous, un contre-modèle ?

Cette opposition, bien qu'opérateur, reste très schématique. Mais effectivement, la littérature française contemporaine sort de l'ornière formaliste pour se préoccuper du monde en revenant au récit. Et cela ne signifie nullement qu'elle décline, au contraire. Que peut-on rêver de mieux que d'avoir à lire, à quelques mois d'intervalle seulement, les nouveaux livres de Pascal Quignard et de Patrick Modiano ? Pourquoi s'accrocher à l'image désuète d'une littérature agonisante, d'un auteur de plus en plus absent, n'écrivant plus que sur son impossibilité d'écrire ? Le thème de la « mort de la littérature » est une antienne qui revient tous les dix ans. Délaissant le modèle d'une écriture qui mourrait de s'observer elle-même en s'enfermant dans l'illisibilité, qui se satisfait d'écrivains silencieux à la Maurice Blanchot, la littérature actuelle témoigne d'une très grande

vitalité et d'une diversité de thèmes impressionnante. Elle se tient enfin dans un rapport apaisé avec le grand roman américain, qui a cessé de représenter à ses yeux un repoussoir.

L'exigence esthétique, le souci du beau, ne sont-ils pas les grands perdants d'une littérature qui serait toute d'intervention ?

Le « beau littéraire » est-il exclusivement celui qui s'est constitué comme tel au XIX^e siècle et jusqu'à Mallarmé ? Dans une littérature qui emprunte ses voies à la non-fiction, au reportage ou à l'enquête, le beau n'arrive qu'en supplément. Rendre la parole à des populations maltraitées ou massacrées, accompagner les morts, ne pas les laisser disparaître sans nom, voilà, entre autres, ce que cherche avant tout le romancier d'aujourd'hui. L'heure est aux écrivains de terrain. ■

« Le meilleur des antidépresseurs : “Zuckerman délivré”, de Philip Roth », par Olivier Guez

À l'été 2000, un chagrin d'amour. Je partis à Istanbul me changer les idées ; dans mes bagages, *Le Livre noir*, d'Orhan Pamuk (Gallimard, 1995) et *Extension du domaine de la lutte*, de Michel Houellebecq (Flammarion, 1994). Le premier narre l'errance malheureuse d'un couple dans l'Est de la Turquie, le second, la misère humaine : j'eus envie de me pendre et rentra précipitamment à Bruxelles où je vivais alors.

Onze ans plus tard, rebelote, et mauvais timing de surcroît, quelques jours avant Noël. Nulle expédition exotique cette fois, mais un séjour *all inclusive* dans mon lit en compagnie de Nathan Zuckerman, l'alter ego de Philip Roth, bientôt mon comparse et le meilleur des antidépresseurs à mesure que je devrais *Zuckerman délivré*. Comme moi, Zuckerman (et Flaubert) fantasmait sur les « gens dans le vrai » ; comme moi, Zuckerman

passait son temps « à se compliquer la vie ». Il s'excusait auprès de sa mère pour son « palmarès conjugal désastreux » et son incapacité « à se lier pour la vie à une seule femme ». Son père lui recommandait la vertu, sa mère la gentillesse et l'université l'avait gavé d'humanité, pourtant Zuckerman ne vivait pas convenablement. Une foule de gens lui en voulaient. Il était entouré de personnages tordus « affligés du virus de l'intensité ».

Zuckerman mon frère, guide des égarés, tu m'as sauvé. Je n'avais pas ri autant depuis des lustres. Au début du livre, j'avais noté une phrase à laquelle je voulais croire et dont je fis part à ma femme, des années plus tard : parfois, « le destin change de cheval ». A suivre. ■

Olivier Guez a reçu le prix Renaudot 2017 pour « *La Disparition de Josef Mengele* », Grasset.



ZUCKERMAN DÉLIVRÉ, de Philip Roth, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Henri Robillot, Gallimard, 1982.

« “Guerre & Guerre”, de Laszlo Krasznahorkai, une brèche poétique dans l'invivable », par Yannick Haenel

Le personnage de *Guerre & Guerre*, de Laszlo Krasznahorkai, vient d'arriver à New York. Il est seul, désemparé, au bord de la folie. Ce petit historien s'apprete à rendre public un manuscrit stupéfiant qu'il a trouvé dans les archives d'une ville de Hongrie : « *Le texte le plus extraordinaire qui ait jamais été écrit sur cette terre* » – une révélation théophanique consacrée au dieu Hermès, qui va changer l'histoire du monde.

Etre en possession de ce manuscrit le libère de tous ses liens. En sortant de son hôtel, à Prince Street, le voilà qui tombe en arrêt devant un écriteau immense où figure en lettres rouge sang le mot « SAVE ».

Non seulement ce mot le calme, mais il l'accorde à son destin lumineux. Puis il s'avise, en s'approchant de l'écriteau, qu'il fallait lire « SALE » (non pas « sauve », mais « soldes »).

La vérité git dans ce lapsus : l'esprit n'est-il pas réduit partout au commerce ? La quête racontée par ce grand roman de Krasznahorkai implique qu'on ne se contente pas de cette version sécularisée du salut qu'est la « réparation », mais qu'on réaffirme l'impossible, qu'on cherche le salutaire, qu'on réinvente de la prophétie.

A sa manière modeste, le petit archiviste voit une lueur. Sa

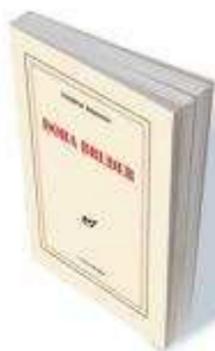


GUERRE & GUERRE, de Laszlo Krasznahorkai, traduit du hongrois par Joëlle Duffeuilly, Cambourakis, 2013.

lumière fait plus que réparer, elle ouvre une brèche poétique dans l'invivable, elle change les coordonnées du monde. Le geste de la littérature consiste à ne pas se satisfaire de ce qui est écrit sur les panneaux : à corriger la lettre L du mot « SALE » en V – à affirmer le mot « SAVE ». ■

Yannick Haenel a reçu le prix Médicis 2017 pour « *Tiens ferme ta couronne* », Gallimard, « *L'Infini* ».

« “Dora Bruder”, de Patrick Modiano, ne répare pas l’irréparable mais l’amnésie », par Camille Laurens



... DORA BRUDER, de Patrick Modiano, Gallimard, 1997.

De plus en plus de livres apportent une forme de témoignage – réel ou fictif – sur les marges : malheureux, malades, déclassés, migrants, victimes, tous ceux que l’Histoire avec sa grande hache laisse sur le carreau, abandonne aux confins de l’indifférence. « L’ère du soupçon » dont parlait Nathalie Sarraute (Gallimard, 1956) se prolonge par une remise en question des discours officiels et des hiérarchies traditionnelles ; pour les historiens comme pour les écrivains, les anonymes sont désormais des héros dont la vie compte. Beaucoup d’œuvres offrent ainsi aux oubliés du monde un asile de mémoire et de compassion.

Si j’envisage la littérature sous cet angle, c’est Modiano et sa *Dora Bruder* qui me viennent aussitôt à l’esprit. Tout ce qu’analyse Alexandre Gefen sur le désir de réparation et l’identification empathique aux êtres les plus fragiles, ce récit l’incarne avec une sobriété poignante. En partant à la recherche d’une jeune fugueuse juive de 15 ans disparue le 31 décembre 1941 d’un pensionnat de la rue de Picpus, à Paris, et déportée à Auschwitz le 18 septembre 1942, Patrick Modiano brave les « sentinelles de l’oubli », toujours prompts à effacer les

traces. Il cherche dans la géographie urbaine celle des invisibles que sont Dora Bruder et ses parents. L’enquête est malaisée car « ce sont des personnes qui laissent peu de traces derrière elles. Presque des anonymes. Elles ne se détachent pas de certaines rues de Paris, de certains paysages de banlieue, où j’ai découvert, par hasard, qu’elles avaient habité. Ce que l’on sait d’elles se résume souvent à une simple adresse. Et cette précision topographique contraste avec ce que l’on ignorera toujours de leur vie ».

D’un autre côté, le verbe « réparer » ne saurait s’appliquer à son récit : on ne répare pas l’irréparable. Si, comme l’évoque le beau titre de Maylis de Kerangal, on peut « réparer les vivants » (Verticales, 2014), il est plus difficile de réparer les morts. Tout au plus peut-on réparer l’amnésie, même si le tissu de l’histoire reste criblé de trous impossibles à reprendre.

Fragment du Mur des noms

A son enquête dans le passé, l’auteur mêle ses propres souvenirs, il fait acte de présence pour tous les absents. Faute de pouvoir restaurer le vide – il se refuse à inventer –, il montre au creux du livre le manque d’une adolescence, ce « bloc d’inconnu et de silence » qui figure, au creux du monde, la disparition massive des juifs et symbolise l’horreur de la Shoah. Les nazis voulaient effacer jusqu’au nom des juifs qu’ils assassinaient. En faisant du nom de Dora Bruder le titre d’un livre, il tire cette jeune fille du néant, et avec elle, symboliquement, tous les enfants juifs morts dans les camps dont la brève histoire nous est à jamais inconnue. L’ouvrage devient un fragment du Mur des noms.

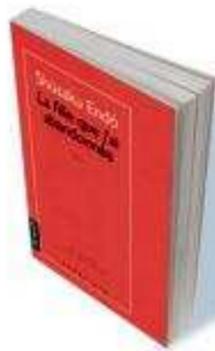
Il y a trois ans, une promenade Dora-Bruder a été inaugurée dans le 18^e arrondissement de Paris, tout près de l’école qu’elle fréquentait et du boulevard Ornano, où elle vécut avec ses parents. Grâce à Patrick Modiano, la ville de sa naissance porte la marque concrète de son passage et l’empreinte indélébile de sa tragédie. C’est la preuve, s’il en faut, que la littérature peut contribuer à faire connaître le réel, à l’inscrire dans la mémoire comme dans la matière même du monde : si elle n’est pas un remède, elle est une forme de résistance. « En écrivant ce livre, je lance des appels, comme des signaux de phare dont je doute malheureusement qu’ils puissent éclairer la nuit. Mais j’espère toujours. » ■

Dernier livre paru de Camille Laurens : « *La Petite Danseuse de quatorze ans* », Stock.



CHIARA DATTOLA

« Un livre “réparateur” – ce qui ne signifie pas “optimiste” : “La Fille que j’ai abandonnée”, de Shusaku Endo », par Jérôme Ferrari



... LA FILLE QUE J’AI ABANDONNÉE, de Shusaku Endo, traduit du japonais par Minh Nguyen-Mordvinoff, Denoël, 1994.

J’ai toujours cru que la littérature avait d’autres fins qu’elle-même, quoiqu’il me soit impossible de déterminer quelles pourraient bien être ces fins. Le concept de littérature est essentiellement vague et, par conséquent, incapable de déterminer a priori le genre d’objets qui lui correspondent. Toute définition trop rigoureuse se condamne à écarter du champ littéraire ou romanesque des œuvres qui en relèvent manifestement. Je n’ai pas le sentiment que la littérature ait jamais contribué à réparer quoi que ce soit, et l’un de mes romans français préférés s’appelle *Démolir Nisard*, d’Eric Chevillard (Minuit, 2006). Le seul livre auquel je puisse penser qui m’ait paru en un certain sens « réparateur » – ce qui ne

signifie pas « optimiste » et encore moins « niais » –, c’est *La Fille que j’ai abandonnée*, de Shusaku Endo (1923-1996) dont, comme beaucoup d’autres, sans doute, j’ai découvert l’œuvre à l’occasion de l’adaptation de *Silence* (Calmann-Lévy, 1971) par Martin Scorsese en 2017.

Dans l’immédiat après-guerre, Yoshioka partage à Tokyo un appartement crasseux avec un de ses camarades étudiants. Les deux seules choses qui l’intéressent jusqu’à l’obsession, l’argent et les filles, sont précisément celles qui lui font le plus cruellement défaut. En ce qui concerne l’argent, Yoshioka parvient à en gagner un peu grâce aux petits boulots minables, à l’extrême limite de la légalité, que lui propose un sympathique escroc coréen. Le problème des filles semble insoluble jusqu’à ce que Yoshioka ait l’idée brillante et sournoise de traquer sa proie dans le courrier des lectrices d’un magazine populaire. Des jeunes filles y cherchent des correspondants avec lesquels partager leur passion pour les stars de cinéma. « Voilà comment, écrit Yoshioka, je fis la connaissance de Mitsu que j’abandonnerais par la suite, comme un chien. »

Remords vagues mais persistants

Mitsu est une jeune ouvrière arrivée de la campagne, elle n’est pas intelligente, elle n’est pas belle, elle est affligée d’une sudation excessive qui lui emperle constamment le nez et elle a une tache suspecte sur le poignet. Subjuguée par le statut d’étudiant et les mensonges éhontés de son séducteur, elle accepte de coucher avec lui. Ce n’est évidemment pas une réussite. Yoshioka se comporte de manière ignoble et la plante sous la pluie en se jurant qu’il ne la reverra jamais. Il l’oublie. Ses études terminées, il trouve

un travail et entame une chaste idylle avec une collègue de bureau, Mariko. En attendant de l’épouser, Yoshioka, qui traverse le roman dans un état de rut rendu plus insoutenable encore par la proximité du corps intouchable de sa fiancée, fréquente des prostituées. Des remords vagues mais persistants ainsi que certaines péripéties que je ne veux pas dévoiler l’amènent à repenser à Mitsu. Il la revoit, une dernière fois, pour prendre de ses nouvelles, certes, mais aussi dans l’espoir de coucher avec elle sans avoir à déboursier un yen. Elle lui apprend que les médecins ont identifié sa tache comme un symptôme de la maladie de Hansen et qu’elle doit partir dans une léproserie tenue par des religieuses. De ce qui se passe ensuite, je ne peux rien dire.

L’œuvre de Shusaku Endo porte toujours des traces de la relation compliquée qu’il entretient avec la religion catholique. A la léproserie, Mitsu refuse de croire en un dieu qui provoque ou tolère la souffrance des enfants, dont elle est témoin. Une religieuse, qui écrit à Yoshioka que « l’amour du prochain ne signifie ni sentimentalité ni pitié » mais « requiert patience et effort », ajoute que Mitsu pratique la charité si naturellement qu’elle n’a pas « besoin de ces deux vertus ». Il me semble que l’évocation d’un tel destin, si triste et poignant soit-il, ne doit pas seulement nous laisser, comme Yoshioka à la fin du roman, en proie à une mélancolie dont nous ne comprenons pas l’origine ; car ce que nous donne à voir Shusaku Endo, c’est une figure modeste, peut-être dérisoire, mais incontestable, de la sainteté. ■

Dernier livre paru de Jérôme Ferrari : « *Il se passe quelque chose* », Flammarion, 2017.

Vous écrivez ?

Les Editions Amalthée recherchent de nouveaux auteurs

Envoyez vos manuscrits : Editions Amalthée, 2 rue Crucy - 44005 Nantes cedex 1

Tél. 02 40 75 60 78
www.editions-amalthee.com